Document generated on 07/11/2025 10:57 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Vie tranquille avec un amant

Diane Schoemperlen

Number 38, Summer 1994

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4294ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Schoemperlen, D. (1994). Vie tranquille avec un amant. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (38), 71–76.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Voix parallèles / Parallel Voices. *Des écrivains francophones et anglophones se traduisaient mutuellement. C'est ainsi que nous nous sommes connues, Diane Schoemperlen et moi. Par les mots. Nous nous sommes découvert des atomes crochus. Les thèmes. Une certaine façon de voir la vie. Et d'en parler. Depuis, nous avons continué à nous traduire l'une l'autre, juste pour le plaisir. En rêvant de publier un livre ensemble. Un jour...*

VIE TRANQUILLE AVEC UN AMANT

DIANE SCHOEMPERLEN

Le mari et sa femme allaient passer une semaine de ski dans les Rocheuses. Trois jours avant leur départ, le mari demanda à son amante si elle accepterait de garder la maison pour eux : ayant déjà été cambriolés, ils éprouvaient une certaine inquiétude. Son amante accepta. Une heure plus tard, il la rappela pour lui dire :

— Non. Je t'en prie, pardonne-moi. Je ne sais pas où j'avais la tête. Ce sera trop pénible pour toi.

Mais son amante répondit :

— Non, je veux le faire.

Le mari et sa femme partirent le mercredi après-midi. De l'aéroport, le mari appela son amante pour lui faire une fois de plus ses adieux. Il dit qu'il avait raconté à sa femme qu'il allait aux toilettes. Il murmura « Je t'aime » dans l'appareil et son amante discerna à l'arrière-plan le tumulte des voyageurs puis le premier appel du vol. « Je t'aime, oui, je t'aime vraiment », répondit-elle, rassurée d'entendre la voix de son amant et de penser qu'il prenait un tel risque. Peut-être se séparerait-il un jour de sa femme. Elle s'accrochait à cet espoir. Elle lui avait dit un jour (avec colère mais sincèrement) :

— Je veux être ton amante, pas ta maîtresse.

Une amante, se figurait-elle, était continuellement propulsée par l'attente et la passion, une image de l'avenir très différente du présent. Une maîtresse, au contraire, était calme et indépendante, élégante et satisfaite de deux après-midi par semaine, ayant contrôlé ses attentes problématiques et poursuivi une vie distincte et couronnée de succès. Une amante aurait le regard fou et serait versatile, sujette à l'hystérie, à l'insomnie, elle aurait tendance à abuser de certaines substances, serait toujours sur le point de gémir ou de fondre en larmes, de poser un ultimatum ou de revenir sur sa décision. Une maîtresse aurait ses rendez-vous écrits au crayon dans son agenda relié plein cuir et monogrammé.

Le jeudi, l'amante fut occupée toute la journée ; elle participa à une réunion qui se termina très tard, ensuite elle alla prendre un verre au centre-ville, ce qui ne l'empêcha pourtant pas de songer à la maison du mari toute vide là-bas à l'autre bout de la ville, non pas désolée mais immobile, les rayons se déplaçant imperceptiblement dans l'air froid, puis se reposant de nouveau en poussant comme un soupir. Elle fut réconfortée par l'image de chacune des pièces inhabitées avec chaque objet à sa place : chacune des tables, des chaises et chacun des bibelots luisant faiblement et harmonieusement comme dans une peinture, une nature morte avec des fleurs et des fruits dans un plat de bois tourné à la main. Elle ne pensa pas beaucoup aux montagnes, au ski ou aux grogs au rhum, aux chandails de laine et aux joues roses devant un foyer en pierre des champs. Ce voyage avait été planifié des mois auparavant, bien avant qu'elle et le mari fussent devenus amants. Elle n'y pouvait rien. C'était, comme bien d'autres choses, hors de son contrôle.

Elle s'y rendit le vendredi, après son travail. Il avait neigé durant la nuit, deux ou trois pouces d'un blanc virginal partout. Elle dut faire reculer et avancer plusieurs fois sa voiture dans l'entrée de garage — le mari lui ayant demandé de le faire pour que la maison eût l'air habitée. Elle gara ensuite son automobile tout près derrière la leur, une voiture quelconque de couleur bleue et de taille moyenne, branchée, remarqua-t-elle, avec une rallonge d'extérieur orange parfaitement enroulée. Elle pouvait imaginer son

amant la branchant soigneusement pendant que lui et sa femme attendaient le taxi qui les conduirait à l'aéroport, elle le voyait vérifier la rallonge encore une fois, deux fois, tapoter le capot en s'éloignant et sa gorge se gonfla d'une émotion soudaine.

Avec le balai qu'il avait laissé sur le côté de la maison, elle balaya la neige dans les marches, prit le courrier dans la boîte aux lettres et eut l'impression d'être surveillée par les voisins.

Elle débarra la porte d'entrée comme il le lui avait montré — la serrure était collante et elle dut secouer la clef à plusieurs reprises pour la sortir. Elle enleva sa veste et ses bottes (ainsi que ses chaussettes, sans raison) et les laissa dans le vestibule.

Dans le salon, elle se percha sur le bras du canapé près du figuier et de la lampe sur pied à abat-jour en verre teinté. Elle était venue plusieurs fois ici, invitée à des dîners, à des soirées. Elle avait enduré des soirées dans cette pièce, de longues heures rendues supportables par les regards évocateurs au-dessus des tasses à café et des verres à liqueur en cristal, de longues heures que la tentation ou la menace de se laisser aller rendaient ardentes.

À présent, le parquet de bois franc luisait, chaud et immaculé sous ses pieds et elle pouvait voir les lumières de la rue filtrer à travers les rideaux blancs suspendus devant la fenêtre en saillie. Elle feuilleta machinalement la liasse d'enveloppes dans sa main : des factures pour la plupart, des circulaires, quelque chose du ministère du Revenu pour le mari, une grosse lettre dans une enveloppe mauve pour la femme, un relevé bancaire adressé aux deux, une carte postale représentant des palmiers, de l'eau verte, du sable blanc. Elle lut la carte postale sans en avoir conscience, car les cartes postales, par leur caractère étrangement public, semblaient, pour les regards curieux, un gibier acceptable. Elle lut, entre autres : « Vous vous rappelez quand nous étions ici, tous ensemble ? Vous vous rappelez les manguiers ? Vous nous manquez. Il faudrait refaire bientôt l'expérience ! Affectueusement, Don et Sandra. » Elle se sentit obscurément blessée à la pensée que son amant ne lui avait jamais parlé de ces gens qui étaient, de façon évidente, des amis de longue date avec lesquels il avait partagé des

repas, sans doute des soirées, des vacances entières et peut-être même des secrets.

Elle déposa le courrier sur la table à café à côté d'une collection de coquillages disposée esthétiquement, d'un bol de céramique bleue remplie de noix de Grenoble et des trois derniers numéros du *National Geographic*.

Dans la cuisine, elle trouva un mot de la femme appliqué sur le réfrigérateur à l'aide d'un aimant de céramique représentant un homard à l'air étonnamment vivant. À côté, il y avait une photo du couple en train de boire dans des gobelets de styromousse à une table à pique-nique sous les pins. Le petit mot expliquait quand arroser les plantes, sortir les ordures ménagères, comment débarrer le cabinet à boissons. Il donnait de plus le nom et le numéro du chalet de ski où les rejoindre en cas d'urgence. Elle évita de lire cette partie, car elle ne voulait pas devenir hystérique et lui téléphoner.

Elle jeta un coup d'œil dans le réfrigérateur : des œufs, du yogourt nature, des pommes, des tomates et une orange de la grosseur d'un pamplemousse, un bout de fromage blanc avec de la moisissure bleue sur un côté. Elle fut, l'espace d'un instant, submergée par une vague de nausée ou de fatigue.

« Fatiguée, dit-elle à voix haute dans la maison vide. Je suis épuisée. »

Elle s'appuya contre l'évier en acier inoxydable et regarda par la fenêtre dans la cour où la lune brillant sur la neige blanche jetait une bande de lumière irréelle sur les arbustes, les cannes de mûres et la mangeoire pour les oiseaux suspendue à une branche du peuplier.

Elle se versa un verre de brandy et monta l'escalier avec le ballon dans ses deux mains qui, remarqua-t-elle comme si elle se trouvait à une grande et précaire distance, tremblaient légèrement.

Dans le bureau, elle parcourut du regard les livres posés sur les étagères, feuilleta une liasse de reçus et de papier brouillon dans une corbeille en métal posée sur le classeur. Elle pensa fugacement qu'il lui avait peut-être laissé un mot quelque part, comme un

message, quelque chose signalant qu'il savait qu'elle était là. Mais non, c'était stupide. Comment aurait-il pu s'organiser pour faire une chose pareille, prendre ce risque ?

Les objets sur la surface du bureau à cylindre en chêne étaient méticuleusement en ordre : une rame de papier blanc de deux pouces à droite, un dictionnaire et un dictionnaire des synonymes placés symétriquement à gauche. Exactement au milieu, deux stylos argentés était posés côte à côte, parfaitement parallèles. Elle ignorait qui avait ce goût de l'ordre, mais elle présuma que c'était lui. Avec le ballon à brandy, elle poussa le stylo six pouces vers la droite, puis le remit en place.

Elle s'assit sur le sol à côté de la corbeille en osier à demi pleine de boules de papier jaune chiffonné. Elle éprouva une légère honte lorsqu'elle commença à ouvrir chacune d'elles comme s'il s'agissait d'un cadeau, mais elle se convainquit que, dans la même circonstance, n'importe qui aurait agi comme elle, qu'il ait ou non accepté de l'admettre. Elle lissa soigneusement chaque page sur le parquet entre ses jambes allongées, souriant d'un air attendri à la vue de son écriture précise. Il s'agissait principalement de messages qu'il s'adressait à lui-même :

« Ne pas oublier de brancher la voiture. »

« Aller chercher les habits chez le nettoyeur. »

« Payer le compte de téléphone. »

« Annuler l'abonnement au journal. »

« Acheter des condoms. »

Elle chiffonna à nouveau soigneusement les morceaux de papier et les jeta un par un dans la corbeille.

Comme elle traversait le couloir et entrait dans la chambre, la veilleuse, qui était branchée à un compteur, s'alluma soudain. C'était la première fois qu'elle pénétrait dans cette pièce.

La photographie du mariage était posée sur la commode dans un cadre argenté. La femme avait des fleurs blanches dans les cheveux et le mari entourait de son bras ses minces épaules. À côté de la photo, il y avait un agenda relié en cuir qu'elle ouvrit au milieu. Elle omit de le lire en s'apercevant que l'écriture de la femme

couvrait toutes les pages. Il y avait également une enveloppe de photos sur laquelle était écrit « Noël » et qu'elle ne regarda pas.

Dans le premier tiroir de la commode, il y avait un fouillis de chaussettes, de sous-vêtements, de ceintures et de foulards, une élégante camisole en dentelle. Dans le dernier tiroir, il y avait des shorts et des t-shirts soigneusement pliés, un maillot de bain luisant sentant le sel, attendant l'été qui allait leur sauter dessus comme d'habitude.

Sur la table de chevet, il y avait une boîte de kleenex roses, une paire de pendants d'oreilles en or, un petit réveille-matin numérique aux chiffres d'un rouge insistant, deux verres vides et un fouillis de pièces de monnaie et de trombones, de pochettes d'allumettes et de chewing-gums sans sucre.

Le lit était petit ; c'était un meuble antique bien entretenu, à la tête et au pied sculptés. Il était couvert d'une courtepointe multicolore, sans aucun doute faite à la main, par la grand-mère de quelqu'un probablement. Il y avait quatre oreillers duveteux dans des taies d'oreiller en pur coton blanc. Impossible d'imaginer de quel côté du lit dormait son amant.

Elle éteignit la lampe de chevet et se coucha exactement au milieu du lit. Elle s'emmitoufla dans la courtepointe et regarda le plafond, tenant des deux mains le verre de brandy posé sur sa poitrine. Quelques instants plus tard, elle déposa le verre sur la table de chevet puis s'endormit dans la maison parfaitement paisible.

Traduit par Hélène Rioux

XYZ

Diane Shoemperlen est née et a fait ses études à Thunder Bay, en Ontario. Elle vit actuellement à Kingston avec son fils Alexander. Elle a publié cinq recueils de nouvelles, notamment The Man of My Dreams *(Macmillan 1990), finaliste au Prix du Gouverneur général et au Trillium Award. Son roman,* In The Language of Love, *paraîtra chez Harper-Collins à l'automne 1994.*